

Caroline Callard, Élisabeth Crouzet-Pavan & Alain Tallon (dir.)

La politique de l'histoire en Italie

Arts et pratiques du réemploi
(XIV^e-XVII^e siècle)



VRVTVS

ISBN de ce PDF : 979-10-231-4776-6

SCEVOLA

CAMILLYS



PUPS

Brutus, de l'enfer au paradis. La fabrique du héros dans l'humanisme italien de la première moitié du xve siècle. Clémence Revest

En s'intéressant à la notion de réemploi si familière aux historiens d'art pour l'appliquer à l'histoire des concepts et des pratiques politiques dans l'Italie médiévale et moderne, ce livre place au cœur de la réflexion la façon dont l'histoire et les catégories temporelles furent gérées dans le champ politique. Comment, dans l'Italie médiévale et moderne, l'histoire fut-elle citée, réemployée dans le vocabulaire des institutions et de la pratique politique, sollicitée dans la théorie politique – qu'il s'agisse de la construction de l'image du prince ou de l'idéologie républicaine, utilisée pour représenter le monde d'ici-bas et ses événements dans les cycles peints aux murs des églises ou des palais ? Quelles formes diverses pouvaient prendre ces procédures de réemploi ? Quels étaient les objectifs poursuivis ? Quels sont les moments qui furent les plus propices à cette quête des références ? Quels pouvoirs choisirent de récupérer et de transformer les matériaux de l'histoire ?

Cette étude part à la rencontre de tous ces usages du passé avec l'espoir de saisir un peu de la culture des sociétés italiennes de la fin du Moyen Âge et du premier âge moderne, un peu de leurs expériences temporelles et de leurs rapports à l'histoire.

Légende : Domenico Ghirlandaio (1449-1494) et assistants, *Brutus, Mucius Scaevola et Camille*, Florence, Palazzo Vecchio (salle des Lys) © 2014. Photo Scala, Florence – avec l'aimable autorisation des Musei Civici Fiorentini

LA POLITIQUE DE L'HISTOIRE EN ITALIE

collection dirigée par Dominique Barjot & Lucien Bély

Dernières parutions

- Les Préfets de Gambetta*
Vincent Wright
- Le Prince et la République.*
Historiographie, pouvoirs et société
dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies*
et des comportements.
En hommage à Jean-Pierre Bardet
Jean-Pierre Poussou
& Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX^e siècle*
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques*
d'une allégorie morale à la Renaissance
Florence Buttay-Jutier
- Au cœur de la parenté. Oncles et tantes*
dans la France des Lumières
Marion Trévisi
- Le Tabac en France de 1940 à nos jours.*
Histoire d'un marché
Éric Godeau
- 150 ans de génie civil,*
une histoire de centraliens
Dominique Barjot
& Jacques Dureuil (dir.)
- Des paysans attachés à la terre ?*
Familles, marchés et patrimoines
dans la région de Vernon (1750-1830)
Fabrice Boudjaaba
- La défense du travail national ?*
L'incidence du protectionnisme sur
l'industrie en Europe (1870-1914)
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France de la seconde*
guerre mondiale au Plan Calcul.
Émergence d'une science
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust.*
Les paysages anglais à l'ère industrielle
Charles-François Mathis
- L'Ingénieur entrepreneur.*
Les centraliens et l'industrie
Jean-Louis Bordes, Pascal Desabres,
Annie Champion (dir.)
- La Guerre de Sept Ans en Nouvelle-France*
Laurent Veysseyre & Bertrand Fonck (dir.)
- Représenter le Roi ou la Nation ?*
Les parlementaires dans la diplomatie
anglaise (1660-1702)
Stéphane Jettot
- « *C'est moy que je peins* ». *Figures de soi*
à l'automne de la Renaissance
Marie-Clarté Lagrée
- La Faveur et la Gloire. Le maréchal de*
Bassompierre mémorialiste (1579-1646)
Mathieu Lemoine
- Les Maîtres du comptoir : Desgrand père*
& fils. Réseaux du négoce et révolutions
commerciales (1720-1878)
Jean-François Klein
- Les Habsbourg et l'argent.*
De la Renaissance aux Lumières
Jean Bérenger
- Frontières religieuses*
dans le monde moderne
Francisco Bethencourt
& Denis Crouzet (dir.)

Caroline Callard, Élisabeth Crouzet-Pavan
& Alain Tallon (dir.)

La politique de l'histoire en Italie

Arts et pratiques du réemploi
(XIV^e-XVII^e siècle)

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

ISBN version papier : 978-2-84050-909-7
© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014
version numérique : © Sorbonne Université Presses, 2025
ISBN de ce PDF : 979-10-231-4776-6

Mise en page Emmanuel Marc DUBOIS, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

Le nouveau n'est pas dans ce qui est dit,
mais dans l'événement de son retour.
Michel Foucault, *L'Ordre du discours*

DEUXIÈME PARTIE

Libertas : emplois et réemplois

BRUTUS, DE L'ENFER AU PARADIS.
LA FABRIQUE DU HÉROS DANS L'HUMANISME ITALIEN
DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XV^e SIÈCLE

Clémence Revest

Celui-ci s'insurge par crainte pour l'honneur de la liberté
romaine, tel Brutus son défenseur et le vengeur du tyran¹.

C'est en ces termes qu'au milieu du xv^e siècle, dans ses *Poemata*, l'humaniste siennois Francesco Patrizi louait Côme de Médicis². Il voulait ainsi désigner ce dernier comme l'incarnation de la défense de l'antique liberté face au tyran, à un César désormais déchu, Rinaldo degli Albizzi³. Le recours par le poète à la figure du tyrannicide Marcus Junius Brutus, l'un des conjurés meurtriers de César mais également le fils adoptif de ce dernier, pour célébrer la geste médicéenne, donne à voir en un regard le renversement de paradigme opéré depuis que Dante, plus d'un siècle plus tôt, avait condamné ce même personnage au dernier cercle de l'Enfer, pour y être dévoré aux côtés de Cassius, son complice, et de Judas⁴.

- 1 « *Ille pudicitiae libertatis quatit verendus/Romanae, Brutus vindex ultorque tyranni* » (Francesco Patrizi, *Ad Cosmum Medicem virum excellentissimum*, vers cités par James Hankins, « Cosimo de' Medici as a Patron of Humanistic Literature », dans *Humanism and Platonism in the Italian Renaissance*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2003, vol. 1, p. 446). Ils sont tirés du manuscrit : Firenze, Biblioteca nazionale, Il.X.13, fol. 7v-9v. Sur ce poème, voir également Leslie F. Smith, « The Poems of Franciscus Patricius from Vatican Manuscript Chigi J VI 233 », *Manuscripta*, XII, 1968, p. 14-15 (dans le manuscrit Chigi J VI 233, le poème se trouve aux folios 89r-91v).
- 2 Sur l'humaniste Francesco Patrizi (1413-1494), voir notamment : Domenico Bassi, « L' Epitome di Quintiliano di Francesco Patrizi senese », *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, vol. XXII, 1894, fasc. 7-9, p. 385-470 ; Leslie F. Smith, « The Poems of Franciscus Patricius from Vatican Manuscript Chigi J VI 233 », *Manuscripta*, X, 1966, p. 94-102 et p. 145-159 ; XI, 1967, p. 131-143 ; XII, 1968, p. 10-21 ; *id.*, « A notice of the *Epigrammata* of Francesco Patrizi, Bishop of Gaeta », *Studies in the Renaissance*, XV, 1968, p. 92-143.
- 3 Les vers cités font probablement référence à la tentative de soulèvement armé de la faction menée par Rinaldo degli Albizzi contre la seigneurie de Florence et le retour de Côme de Médicis, au début de l'automne 1434.
- 4 « *Da ogni bocca dirompea co' denti / un peccatore, a guisa di maciulla, sì che tre ne facea così dolenti. / A quel dinanzi il mordere era nulla / verso'l graffiar, che talvolta la schiena / rimanea de la pelle tutta brulla. / Quell'anima là sù c'ha maggior pena, / disse'l maestro, è Giuda Scariotto, / che'l capo ha dentro e fuor le gambe mena. / De li altri due c'hanno il capo di sotto, quel che pende dal nero ceffo è Bruto : vedi come si storce, e non fa motto ! / e l'altro è Cassio, che par sì membruto* (Alighieri Dante, *La Divine Comédie, Enfer*, XXXIV, 55-69,

Il faut y lire le symptôme d'une réévaluation positive du personnage de Brutus à la Renaissance – et surtout à partir de la première moitié du xv^e siècle –, un phénomène qui a déjà retenu l'attention des chercheurs⁵. Trois mutations majeures dans la représentation du tribun romain la caractérisent : la disparition de Cassius ou du moins son relatif effacement, le silence quasi-complet sur la dimension de parricide de l'acte commis par Brutus et l'assimilation de ce dernier à un martyr de la liberté bafouée, défenseur solitaire de la cause républicaine. Cette transformation, essentiellement liée aux cercles préhumanistes puis humanistes de Toscane, constitue le pendant logique d'un rejet de la figure de César et plus largement d'une dévalorisation du pouvoir impérial. La réhabilitation de Brutus – cela a été notamment montré par Roberto Ruini – est en ce sens un motif révélateur des évolutions de l'idéologie politique des élites culturelles toscanes des débuts du Quattrocento⁶. Elle doit être inscrite, en effet, dans le cadre des mutations du discours politique guelfe, républicain et anti-viscontéen de l'intelligentsia florentine vers un anticésarisme radical qui participe de ce qu'Hans Baron a appelé l'« humanisme civique », et dont Leonardo Bruni fut assurément l'un des acteurs majeurs⁷. La présente étude ne prétend pas revenir sur les fondements conceptuels et diplomatiques du discours florentin sur la *libertas*, ni sur l'apport des humanistes du premier xv^e siècle à ce dernier. La revalorisation de la figure de Brutus a ici paru digne d'intérêt en ce qu'elle constitue un terrain favorable à l'observation de la fabrique d'un héros dans le contexte intellectuel de l'émergence du mouvement humaniste : ce cas nous invite à interroger le rôle assigné par les humanistes à l'histoire dans les polémiques de leur temps, et permet surtout de mieux comprendre les méthodes et les usages qui y ont présidé.

La question nous plonge donc au cœur de la pratique historique en gestation de l'humanisme, c'est-à-dire d'un ensemble de mécanismes de

Paris, Imprimerie nationale, 1995, p. 424-425). Sur la représentation dantesque de Brutus, voir en premier lieu Nicola F. Parise, « Bruto », *Enciclopedia dantesca*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, Treccani, 1996, p. 712-713.

5 Voir en particulier Manfredi Piccolomini, *The Brutus Revival: Parricide and Tyrannicide during the Renaissance*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1991, p. 35-39.

6 Roberto Ruini, « Bruto e Cassio in *Inf.* XXXIV 55-69 e la riflessione politica fiorentina quattrocentesca », dans Simone Foa et Sonia Gentili (dir.), *Dante e il locus inferni. Creazione letteraria e tradizione interpretativa*, Roma, Bulzoni, 2000, p. 145-178.

7 Parmi une abondante historiographie, on retiendra surtout Hans Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance: Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, Princeton University Press, 1955 ; James Hankins, « The Baron Thesis after Forty Years and Some Recent Studies on Leonardo Bruni », *Journal of the History of Ideas*, 56, 1995, p. 309-338 ; James Hankins (dir.), *Renaissance Civic Humanism: Reappraisals and Reflections*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Ronald G. Witt, *In the Footsteps of the Ancients: The Origin of Humanism from Lovato to Bruni*, Leyden/Boston/Köln, Brill, 2000. Concernant Leonardo Bruni, un recueil fondamental : Paolo Viti, *Leonardo Bruni Cancelliere della Repubblica di Firenze*, Firenze, Olschki, 1990.

réappropriation du passé qui ont fait que le discours sur la *libertas* a pu trouver une force rhétorique nouvelle et emprunter d'autres voies de légitimation. Notre volonté de départ était avant tout de mettre en évidence la dimension profondément herméneutique du rapport de l'humanisme à l'histoire antique, au sens que la philosophie et la critique littéraire allemandes ont donné à cet exercice fondamental de l'activité savante⁸. En d'autres termes, l'exemple de Brutus fournit l'occasion d'observer la construction d'un art de comprendre le passé romain qui, par l'affirmation d'un système différent de réception et d'interprétation, produit « le surgissement d'une nouvelle intelligence de l'œuvre⁹ » en proposant des solutions de lecture qui sont autant de réponses aux questions propres au temps des lecteurs¹⁰. Dans ce cadre, le phénomène de réemploi est contenu dans un processus premier de recomposition des principes de la compréhension de l'histoire classique, qui a pour conséquence de redéfinir la fonction de cette dernière au sein de la pratique savante. Nous touchons dès lors à un problème constitutif de la genèse de l'humanisme : l'analyse de ce qui est traditionnellement appelé « redécouverte de l'Antiquité », de cette « conscience historique bien définie » qu'Eugenio Garin avait placé au fondement de la méthode humaniste¹¹.

Il faut reprendre, d'abord, le fil du récit. À Florence, dans le dernier quart du Trecento, le thème de la défense de l'antique liberté républicaine devient la clé de voûte de la propagande communale, sous l'impulsion du chancelier

- 8 Nous pensons particulièrement aux principaux écrits de Hans-Georg Gadamer et Hans Robert Jauss : Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 ; Hans Robert Jauss, *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1988 ; *id.*, *Pour une esthétique de la réception*, trad. Cl. Maillard, Paris, Gallimard, 2002.
- 9 « Il [le savoir philologique] n'est concevable qu'en relation permanente avec l'interprétation du texte, dont le but doit être non seulement de connaître son objet mais aussi de contribuer à étudier et à décrire cette connaissance en train de se faire, c'est-à-dire le surgissement d'une nouvelle intelligence de l'œuvre » (Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, *op. cit.*, p. 52).
- 10 Il faut d'abord se référer, sur ce point, aux fameuses pages consacrées par Hans-Georg Gadamer dans *Vérité et méthode*, au sein du chapitre intitulé « La signification herméneutique de la distance temporelle », à la question du cercle herméneutique chez Heidegger : Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, *op. cit.*, p. 312-329. Il y souligne notamment le fait que c'est « à partir de la précompréhension que se décide ce qui est réalisable en fait de sens cohérent, et du même coup, la manière d'appliquer l'anticipation de la perfection » (p. 316).
- 11 « Précisément, l'attitude à l'égard de la culture du passé définit clairement l'essence de l'humanisme. Et le caractère particulier d'une telle attitude ne doit pas être recherché dans un singulier élan d'admiration ou d'affection, ni dans une connaissance plus vaste, mais dans une conscience historique bien définie » (Eugenio Garin, *L'humanisme italien*, trad. S. Crippa et M. A. Limoni, Paris, Albin Michel, 2005, p. 26). Voir également ses réflexions sur ce point dans *Moyen Âge et Renaissance*, trad. Cl. Carme, Paris, Gallimard, 1989, p. 83-88 et 98-100.

Coluccio Salutati¹². La place à accorder à César dans le panthéon des grands hommes romains, et par conséquent celle aussi de son antagoniste Brutus, commencent alors à être directement mises en question. À cela s'ajoute un problème majeur pour les humanistes toscans de cette génération : quelle valeur attribuer aux auteurs en *dolce stil novo*, particulièrement à Dante, face aux grands écrivains de l'Antiquité latine¹³ ? C'est dans ce contexte qu'au cours des toutes premières années du xv^e siècle, Coluccio Salutati dans son traité *De tyranno*, puis Leonardo Bruni dans ses *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*, abordent tout deux directement le problème de la damnation de Brutus dans l'*Enfer de Dante*¹⁴. Le maître donne raison au poète, tandis que son disciple, par la bouche de Niccolò Niccoli, rejette par deux fois la sentence¹⁵. La confrontation sur ce point, dans les *Dialogi*, entre le chancelier vieillissant et le plus radical de ses jeunes protégés met en scène un conflit idéologique de fond, désormais ouvertement affirmé¹⁶. Bruni attribue à Niccoli cette interpellation adressée à Salutati :

116

- 12 Se reporter à : Hans Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, op. cit. ; Daniela De Rosa, *Coluccio Salutati, il cancelliere e il pensatore politico*, Firenze, La Nuova Italia, 1980 ; Ronald G. Witt, *Hercules at the Crossroads: The Life, Works, and Thought of Coluccio Salutati*, Durham, Duke University Press, 1983 ; Nicolai Rubinstein, « Florentina libertas », *Rinascimento*, 2^e série, 26, 1986, p. 3-26 (repris dans id., *Studies in Italian History in the Middle Ages and the Renaissance*, vol. I, *Political Thought and the Language of Politics. Art and Politics*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2003, p. 273-294) ; Antonio Lanza, *Firenze contro Milano (1390-1440)*, Roma, De Rubeis, 1991, p. 13-96 ; Roberto Cardini et Paolo Viti (dir.), *Coluccio Salutati e Firenze. Ideologia e formazione dello Stato*, Firenze, Mauro Pagliai, 2008.
- 13 Une référence essentielle sur ce thème : Antonio Lanza, *Polemiche e berte letterarie nella Firenze del Primo Quattrocento*, Roma, Bulzoni, 1972.
- 14 Coluccio Salutati, *Il trattato « De Tyranno » e lettere scelte*, éd. F. Ercole, Berlin/Leipzig, W. Rotschild, 1914 ; Leonardo Bruni, *Dialogi ad P. P. Histrum*, éd. et trad. L. Bernard-Pradelle, dans ead., *Leonardo Bruni Aretino. Histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, Paris, Champion, 2008, p. 316-391. En ce qui concerne les *Dialogi*, on peut également se référer aux éditions suivantes : *Prosatori latini del Quattrocento*, éd. E. Garin, Milano, R. Ricciardi, 1952, p. 44-99 ; Leonardo Bruni, *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*, éd. S. U. Baldassarri, Firenze, Olschki, 1994 ; *Leonardo Bruni: Opere letterarie e politiche*, éd. P. Viti, Torino, UTET, 1996, p. 78-143.
- 15 Il est difficile, bien sûr, de savoir dans quelle mesure Leonardo Bruni souscrit réellement aux propos qu'il fait tenir dans le dialogue à Niccoli. Roberto Ruini souligne ce problème en notant que si dans les *Dialogi* Bruni semble donner raison à son ami, il se montre cependant attentif dans ses écrits postérieurs, en particulier dans la *Vie de Dante* composée en 1436, à faire l'éloge d'une des « trois couronnes florentines » (Roberto Ruini, « Bruto e Cassio... », art. cit., p. 161-166). On peut ajouter que des éléments similaires concernant Brutus apparaissent dans sa *Vita Ciceronis seu Cicero novus* composée en 1415 : « *Brutus et Cassius a Senatu laudati ; gratulationes et applausus ut liberatoribus patrie per totam urbem facti* » (L. Bernard-Pradelle, *Leonardo Bruni Aretino. Histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, op. cit., p. 528).
- 16 Sur les enjeux de la controverse, voir Riccardo Fubini, « All'uscita della Scolastica medievale: Salutati, Bruni, e i "Dialogi ad Petrum Histrum" », *Archivio Storico Italiano*, 150/4, 1992, p. 1065-1103.

Mais enfin comment penser que Dante, qui fut le plus savant de tous ses contemporains, ait ignoré la façon dont César s'est emparé du pouvoir ? Qu'il ait ignoré que la liberté avait été supprimée et que malgré les lamentations du peuple, Marc Antoine avait posé une couronne sur la tête de César ? Comment croire qu'il pouvait ignorer une vertu pareille à celle dont fit preuve Brutus, sur laquelle s'accordent tous les historiens ? Dante n'ignorait rien de tout cela, non ! Car qui ne loue son sens de la justice, son intégrité, son courage, sa grandeur d'âme ? Mais il voulut représenter César en chef légitime et en très juste monarque d'ici-bas ; Brutus, au contraire, il en fit un séditieux, un factieux et un impie qui tua ce chef par scélératesse ; non que Brutus fût réellement ainsi, car si tel avait été le cas, pour quelle raison aurait-il été loué par le Sénat comme l'homme qui rétablit la liberté¹⁷ ?

Cette lecture résolument anti-impériale de l'histoire romaine, dont la *Laudatio Florentinae urbis* du même Bruni fournit quelques-uns des plus fameux exemples, s'appuie sur une redéfinition épistémologique de l'écriture et de l'emploi de l'histoire. En un sens, les disciples de Salutati tirent les pleines conséquences des principes savants qu'ils défendent et surtout leur confèrent valeur d'exclusivité intellectuelle. Si l'on compare le traité du chancelier avec le dialogue de Leonardo Bruni, un phénomène saute aux yeux : la disparition de l'argumentation juridique au profit d'un verbe strictement rhétorique qui prend à témoin l'histoire classique en s'appuyant sur l'autorité, brandie tel un étendard, de ses sources. Le traité de Salutati s'inscrit dans une continuité savante de réflexion sur la définition de la tyrannie en termes de droit (de fait, le traité avait été envoyé à Francesco Zabarella en réponse aux points soulevés par un de ses étudiants), qui posait le problème du tyrannicide comme une question ou non de légitime défense¹⁸. Dans la droite lignée de Bartolo da Sassoferrato, auteur lui-même d'un traité *De tyranno*, Salutati avait cherché d'abord à définir le mot « tyrannie » et à en distinguer les

17 « *An tu putas Dantem, virum omnium etatis suae doctissimum, ignorasse quo pacto Cesar dominium adeptus fuerit ? Ignorasse libertatem sublatam et ingemiscente populo romano diadema a M. Antonio capiti Cesaris impositum ? Credis tante virtutis fuisse ignarum, quanta M. Brutum praeditum fuisse omnes historie consentiunt ? Nam illius iustitiam, integritatem, industriam, magnitudinem animi quis non laudat ? Non ignoravit hec Dantes, non ; sed legitimum principem et mundanarum rerum iustissimum monarcham in Cesare finxit ; in Bruto autem seditiosum, turbulentum ac nefarium hominem, qui hunc principem per scelus trucidaret ; non quod Brutus eiusmodi fuerit ; nam si hoc esset, qua ratione a senatu laudatus fuisset tamquam libertatis recuperator ? » (cité dans L. Bernard-Pradelle, *Leonardo Bruni Aretino. Histoire, éloquence et poésie à Florence au début du Quattrocento*, op. cit., p. 378-381).*

18 Sur ce point voir notamment Mario Turchetti, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, PUF, 2001, p. 261-318.

différentes espèces¹⁹. Ce n'est qu'ensuite qu'il avait comparé sa typologie première avec le cas de César. Par un cheminement *a contrario*, il en concluait que puisque César n'avait pas usurpé le pouvoir ni n'en avait abusé, il n'était pas un tyran, et que Brutus et Cassius n'étaient donc pas des tyrannicides mais de simples meurtriers. Il pouvait donc défendre la condamnation de Dante dans sa dernière rubrique intitulée *Quod Dantes iuste posuerit Brutum et Cassium in inferno inferiori tamquam singularissimos proditores*.

118

Chez Bruni en revanche, comme chez les autres humanistes de sa génération, ce type de raisonnement logique et légaliste laisse place à une argumentation qui met l'histoire au premier plan, non comme l'auxiliaire d'une analyse conceptuelle première mais comme étant elle-même la leçon de départ. La défense de Brutus dans les *Dialogi* reposait, on l'a vu dans la citation proposée plus haut, sur l'affirmation selon laquelle les textes antiques – les *historiae* – louaient l'œuvre républicaine de ce dernier, tandis que Dante aurait manipulé la vérité pour la rendre conforme à ses propres vues. La nécessité d'écrire l'histoire à partir de la lecture des sources constitue donc l'argument majeur, conformément aux principes philologiques que Bruni et ses condisciples n'ont pas cessé par la suite de défendre dans leurs écrits²⁰. La question des sources à disposition a d'autant plus d'importance au début du xv^e siècle du fait que ces derniers, élèves de Manuel Chrysoloras, ont accès à un corpus grec renouvelé. Sous l'impulsion de Salutati lui-même, ils traduisent alors des textes qui ont directement trait au problème de la tyrannie²¹. Certes, un des principes de départ de cette entreprise est bien la volonté de construire un discours historique plus proche de la vérité, et les humanistes n'ont pas manqué à ce titre de railler les méthodes de leurs prédécesseurs. Mais les choix qui sont

19 « *Concludamus igitur tyrannum esse qui invadit imperium et iustum non habet titulum dominandi, et quod tyrannus est qui superbe dominatur aut iniustitiam facit vel iura legesque non observat; sicut e contra legitimus princeps est, cui iure principatus delatus est, qui iustitiam ministrat et leges servat* » (Coluccio Salutati, *Il trattato «De Tyranno» e lettere scelte*, éd. cit., p. xv). À propos du *De tyranno* de Bartolo da Sassoferrato, voir Diego Quaglioni, *Politica e diritto nel Trecento italiano: il «De Tyranno» di Bartolo da Sassoferrato, 1314-1357, con l'edizione critica dei trattati «De Guelphis et Gebellinis», «De regimine civitatis» e «De tyranno»*, Firenze, Olschki, 1983. Sur les rapports entre les deux traités, voir *id.*, « *De tyranno: a problematical book* », dans Teresa De Robertis, Giuliano Tanturli et Stefano Zamponi (dir.), *Coluccio Salutati e l'invenzione dell'Umanesimo*, Firenze, Mandragora, 2008, p. 165-167.

20 Sur les débuts de l'historiographie humaniste à Florence, se reporter à Donald J. Wilcox, *The Development of Florentine Humanist Historiography in the xvth Century*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press, 1969 ; Eric Cochrane, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago, Chicago University Press, 1980, p. 3-33 ; Edmund Fryde, « The Beginning of Italian Humanist Historiography. The *New Cicero* of Leonardo Bruni », *English Historical Review*, 95, juillet 1980, p. 533-552 ; Anna Maria Cabrini, « Le «Historiae» del Bruni: risultati e ipotesi di una ricerca sulle fonti », dans *Leonardo Bruni Cancelliere della Repubblica di Firenze*, *op. cit.*, p. 247-319 ; Gary Ianziti, « Bruni on Writing History », *Renaissance Quarterly*, 51, 1998, p. 367-391.

21 Tels que la *Vie de Brutus* de Plutarque et le *De tyranno* de Xénophon.

opérés dès le moment de la traduction et, plus encore, les usages qui en sont faits, témoignent d'une réelle distorsion herméneutique qui pare le héros des habits de l'autorité scientifique et du prestige culturel tout en le subordonnant à la construction d'une argumentation rhétorique.

Le cas des *Vies parallèles* de Plutarque est sur ce point éclairant²². La *Vie de Brutus* fut la première à être traduite, en 1400 environ, par Jacopo Angeli²³. Ce dernier, de même que ses compagnons d'étude, ne se soucia pas de traduire la *Vie de Dion* qui l'accompagnait, pas plus que la comparaison établie entre les deux personnages. Le parallèle entre les grands hommes grecs et romains, un élément pourtant central de l'œuvre de Plutarque, a ainsi été totalement évacué. Leonardo Bruni a expliqué lui-même dans la dédicace de sa traduction de la *Vie de Marc Antoine*, adressée vers 1405 à Coluccio Salutati, que l'intérêt qu'il portait aux biographies de l'historien reposait avant tout sur leur apport à une histoire glorieuse des grands hommes romains :

Car comme nous lisons chez Plutarque, homme de la plus grande autorité, les histoires des hommes illustres, [...] nous avons vraiment été peinés de constater que nous avons tant perdu d'écrits que nous n'avons retenu ni les faits ni même les noms de nos ancêtres, grâce auxquels le nom de l'Italie a retenti avec gloire dans le monde entier [...]. C'est un amour intense que je lui porte en effet, à la fois parce qu'il paraît avoir magnifié nos hommes, parce qu'il a écrit ces histoires, et parce qu'il est complètement exempt de la frivolité propre aux Grecs²⁴.

- 22 Une importante bibliographie a été consacrée, jusque très récemment, aux traductions des biographies de Plutarque par les humanistes du xv^e siècle : Vito R. Giustiniani, « Sulle traduzioni latine delle "Vite" di Plutarco nel Rinascimento », *Rinascimento*, 1961, p. 3-62 ; Gianvito Resta, *Le epitomi di Plutarco nel Rinascimento*, Padoue, 1962 ; Lucia Cesarini Martinelli, « Plutarco e gli umanisti », *Antichi e moderni* (suppl. annuel de *Schede umanistiche*), II, 2000, p. 5-33 ; Enrico Berti, « Manuele Crisolora, Plutarco, e l'avviamento delle traduzioni umanistiche », *Fontes*, I/1-2, 1998, p. 81-99 ; Marianne Pade, « Sulla fortuna delle *Vite* di Plutarco nell'Umanesimo italiano del Quattrocento », *Fontes*, I/1-2, 1998, p. 101-116 ; *id.*, *The reception of Plutarch's Lives in Fifteenth-Century Italy*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, 2007, 2 vol.
- 23 Sur cette traduction, voir en particulier : Lucia Cesarini Martinelli, « Plutarco e gli umanisti », art. cit., p. 13-15 ; Marianne Pade, *The Reception of Plutarch's Lives*, *op. cit.*, vol. I, p. 113-117 et vol. II, p. 145-146 ; Paolo Viti, « Iacopo Angeli e la figura di Bruto », dans *Coluccio Salutati e Firenze...*, *op. cit.*, p. 173-177.
- 24 « *Nam cum apud Plutarchum, summae auctoritatis hominem, res gestas clarorum virorum legeremus, [...] doluimus profecto animadvertentes tantam apud nos scriptorum factam esse iacturam, ut nec facta maiorum nostrorum nec nomina iam eorum teneremus, per quos Italia in universo orbe gloriosissime nominata esset. [...] Vehementer enim illum amo, vel quia nostros homines magnificasse visus est, quia has historias scripsit, vel quia omnino remotus est a Graecanica levitate* » (Leonardo Bruni, *Praefatio in Vita M. Antonii ex Plutarcho traducta*, éd. H. Baron, dans *id.*, *Leonardo Bruni Aretino. Humanistische-Philosophische Schriften*, Leipzig/Berlin, Teubner, 1928, p. 102-104).

Il faut ajouter que la *Vie de César* ne fut pas non plus traduite par le cénacle florentin, alors qu'elle aurait pu d'évidence comporter des éléments importants de réflexion sur la conspiration qui a mené à sa mort. Une perspective a donc d'emblée été imposée au texte, en vue de faire ressortir en pleine lumière le seul personnage de Brutus. Pour reprendre les termes de l'herméneutique, l'œuvre a été interprétée comme la réponse à une question que seul le lecteur avait produite, selon un cercle de compréhension qui était pour lui créateur de sens. Plus spécifiquement, la *Vie de Brutus* comportait des éléments décisifs pour la transformation du meurtre de César en un acte héroïque. On y lit ainsi :

120

Brutus, lui, à ce que l'on rapporte, était aimé du peuple pour sa vertu, chéri par ses amis et admiré des meilleurs citoyens ; il n'était haï de personne, pas même de ses ennemis, parce qu'il était particulièrement doux, magnanime, inaccessible à la colère, au plaisir et à la convoitise, et avait une volonté droite et inflexible dans son attachement à l'honneur et à la justice. Ce qui contribuait le plus à le faire aimer et estimer, c'est la confiance qu'on avait dans la pureté de ses intentions. [...] [B]eaucoup de gens avaient entendu Antoine déclarer qu'à son avis Brutus était le seul qui, en attaquant César, n'avait été conduit que par l'éclat et l'apparente beauté de l'entreprise, les autres ne s'étaient ligués contre le dictateur que par haine et par jalousie²⁵.

Homme de *virtus* loué même par ses adversaires, Brutus est ici isolé du groupe des conspirateurs, notamment de Cassius, pour sa pureté morale infaillible. Les sources latines relatives aux mêmes événements, c'est-à-dire la correspondance de Cicéron, les *Vies de douze Césars* de Suétone et l'*Abrégé d'histoire romaine* de

25 « Βροῦτον δὲ λέγουσι δι' ἀρετὴν φιλεῖσθαι μὲν ὑπὸ τῶν πολλῶν, ἐρᾶσθαι δ' ὑπὸ τῶν φίλων, θαυμάζεσθαι δ' ὑπὸ τῶν ἀρίστων, μισεῖσθαι δὲ μὴδ' ὑπὸ τῶν πολεμίων, ὅτι πρῶτος <ἦν> ὁ ἀνὴρ διαφερόντως καὶ μεγάλῳφρων καὶ πρὸς πᾶσαν ὀργὴν καὶ ἡδονὴν καὶ πλεονεξίαν ἀπαθής, ὄρθιον δὲ τὴν γνώμην καὶ ἄκαμπτον ἐστῶσαν ὑπὲρ τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου διαφυλάττων. Καὶ μέγιστον ὑπῆρχεν αὐτῷ πρὸς εὐνοίαν καὶ δόξαν ἢ τῆς προαιρέσεως πίστις. [...] Βροῦτῳ δὲ λέγουσι μὴδὲ τοὺς ἐχθροὺς προβαλεῖν τοιαύτην διαβολήν, ἀλλ' Ἀντωνίου γε καὶ πολλοὺς ἀκοῦσαι λέγοντος, ὡς μόνον οἶοιτο Βροῦτον ἐπιθέσθαι Καίσαρι προαχθέντα τῇ λαμπρότητι καὶ τῷ φαινομένῳ καλῷ τῆς πράξεως, τοὺς δ' ἄλλους ἐπὶ τὸν ἄνδρα συστήναι μισοῦντας καὶ φθοροῦντας » (Plutarque, *Vies*, t. XIV, *Brutus*, 29, 3, éd. et trad. R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 123-124). Dans la traduction de Jacopo Angeli révisée par Guarino Veronese : « *Brutum ferunt virtutibus suis a plerisque amatum ab amicis desideratum : praeterea admiratum ab optimis ipsisque hostibus non exosum : etiam maxime clemens fuit atque magnanimus ab omni iracundia voluptate avaritiaque intactus : mentem etiam rectam et inflexibilem ad bonum et equum conservans maximam sibi gloriam auxit et fidei adiumentum in electione partium quam adsumpsit. [...]. Bruto nec etiam hostes hanc mutationis labem imposuere : sed constat nonnullos ab Antonio audivisse dicente quod solum putabant Brutum invasisse Caesarem a splendore et bono patriae ductum. Caeterosque vero ex invidia atque odio in virum conspiravisse » (Plutarque, *Marci Bruti Vita ex Plutarcho per Guarinum Veronensem translata*, dans *Plutarchi Vitae parallelae, in latinum translatae*, éd. J. A. Campanus, Roma, 1470, f. 406r).*

Florus, étaient très loin de proposer une vision si unilatéralement favorable²⁶. La *Vie de Brutus* donnait en particulier la possibilité de se dégager d'un élément fameux du récit du meurtre, rapporté par Suétone : le célèbre « toi aussi, mon fils » prononcé à l'attention de Brutus, qui rappelait avec force la dimension de parricide de l'acte et que Salutati, dans son *De tyranno*, n'a pas manqué de reprendre²⁷. En outre, du point de vue de l'argumentation, le problème du caractère légitime de l'assassinat perpétré contre César, en tant que constituant réellement ou non un tyrannicide, laissait place dans ce cas à une mise en valeur des intentions individuelles, reposant sur l'exaltation d'une personnalité exemplaire. C'est l'éloge de l'homme qui conduisait à l'éloge de son action et non plus le contraire.

La réhabilitation de l'assassinat commis par Brutus n'alla pas, cependant, sans soulever des résistances parmi les humanistes eux-mêmes. La fameuse controverse sur Scipion et César qui opposa le Pogge à Guarino Veronese en 1435 fournit un exemple saisissant de la cristallisation des enjeux méthodologiques propres à l'humanisme du temps autour de cette question²⁸. Le débat, en effet, a ceci d'intéressant que les deux adversaires y utilisent les mêmes armes savantes. L'échange entre les humanistes ressemble fort à une « guerre des sources », chacun citant un véritable catalogue d'autorités, et ce pour construire des discours de même type, portant sur le même problème mais démontrant des thèses opposées. Le Pogge avait repris l'argument brunien du destin lié de la *libertas* romaine et de la littérature latine, toutes deux anéanties par la prise de pouvoir de César, en déclarant, non sans quelque provocation, que ce

26 Florus écrit par exemple : « *Brutus et Cassius sic C. Caesarem quasi Tarquinium regem depulisse regno videbantur, sed libertatem, quam maxime restitutam voluerunt, illo ipso parricidio perdiderunt* » (*Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, II, 17, éd. et trad. P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 52). Pour le récit de l'assassinat de César, voir : Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, éd. cit., II, 13, p. 47-48 ; Suétone, *De Vita Caesarum libri*, I, 82-83, éd. M. Ihm, Stuttgart/Leipzig, Teubner, 1993, p. 41-42. Pour la position – mitigée – de Cicéron, se reporter notamment à Cicéron, *Correspondance*, IX, éd. et trad. J. Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1988, lettre DCCXXXV (*Att.*, XIV, 14-15, 1) et suivantes.

27 Suétone, *De Vita Caesarum libri*, éd. cit., I, 82, 3, p. 42. Chez Salutati l'anecdote est soulignée dans le sens du rappel du parricide : « *Et quod filius eius fuerit, qui sciunt Cesari cum matre Bruti lascivie fuisse consuetudinem, et qui legunt cesariana cede dictatorem, cum ipsum stricto in se videret gladio irruentem dixisse grece, ut grecam vocem latinis exprimam litteris : "hai sy, teknon ?" [...]* » (Coluccio Salutati, *Il trattato «De Tyranno» e lettere scelte*, éd. cit., p. LVII.).

28 Pour une édition des trois textes principaux avec une introduction approfondie, voir Davide Canfora, *La controversia di Poggio Bracciolini e Guarino Veronese su Scipione e Cesare*, Firenze, Olschki, 2001. On se reportera en outre à : Marianne Pade, « Guarino and Caesar at the Court of the Este », dans Marianne Pade, Leene Wage Petersen et Daniela Quarta (dir.), *La corte di Ferrara e il suo mecenatismo, 1441-1598*, Ferrare, Panini, 1990, p. 71-92. Voir également l'étude de Gabriele Pedullà sur la question dans *Atlante storico della letteratura italiana*, vol. 1, dir. Amedeo De Vincentiis, Torino, Einaudi, 2010, p. 348-355.

dernier était « le parricide non seulement de la patrie mais aussi de la langue latine et des *bonae artes*²⁹ ». Guarino répondit en citant une liste d'auteurs, dans chaque genre littéraire, attestant la vitalité des lettres latines sous l'Empire³⁰. Concernant Brutus, l'usage de Plutarque fut bien évidemment au centre du débat. Le Véronais pouvait se targuer d'en être lui-même un traducteur expérimenté. Il avait en particulier proposé une version latine de la *Vie de Dion*, de la comparaison entre Dion et Brutus ainsi que de la *Vie de César*, toutes délaissées des Florentins, et révisé la traduction de la *Vie de Brutus* proposée par Jacopo Angeli³¹. Il lance donc au Pogge :

Lis Plutarque, scrutateur très scrupuleux des choses passées, dont la connaissance de l'antiquité est étonnante. Celui-ci a écrit dans la comparaison de la vie de Dion et de Brutus : « Si la domination de César, en s'établissant, n'avait pas ménagé les opposants, quand ceux-ci l'eurent acceptée et se furent soumis, elle ne se montra plus que comme un mot et une apparence, car elle ne produisit aucun acte cruel et tyrannique »³².

122

Il est intéressant de noter que la phrase citée par Guarino est ici tronquée de sa dernière partie : « [...] car elle ne produisit aucun acte cruel et tyrannique, et César apparut comme un médecin très doux donné par la divinité elle-même à un État qui avait besoin d'un maître unique³³ ». On peut en outre faire remarquer qu'il ne se réfère pas non plus à un passage situé quelques lignes plus loin dans la comparaison de Dion et de Brutus, qui reprenait l'un des arguments les plus importants pour la réhabilitation de ce dernier : « Au

29 « *Non enim magis patriae quam Latinae linguae et bonarum artium extitit parricida* » (Poggio Bracciolini, *De praestantia Scipioni et Caesaris*, éd. cit., p. 118). C'est un argument que Leonardo Bruni avait développé dans sa *Laudatio florentinae urbis*, éd. cit., p. 250, § 41.

30 Par exemple pour l'histoire : « *Exortī sunt Asconius, Lucceius, Sallustius, L. Florus, Trogus, Iustinus, Curtius, Cornelius Tacitus et, ut in uno cunctorum laudes amplectar, T. Livius ille gravis et lacteus* » (Guarino Veronese, *De praestantia Scipioni et Caesaris*, éd. cit., p. 122).

31 Sur ces traductions – et leurs préfaces – voir Marianne Pade, *The Reception of Plutarch's Lives*, op. cit., vol. I, p. 172-191, et vol. II, p. 133-135 et 143-145 ; Lucia Cesarini Martinelli, « Plutarco e gli umanisti », art. cit., p. 18-20. Guarino traduisit la *Vie de César* vers 1411-1413, après celle d'Alexandre, puis la *Vie de Dion* et la comparaison entre Dion et Brutus en 1414.

32 « *Lege Plutarchum, diligentissimum rerum gestarum indagatorem, cui mira est antiquitatis notitia. Is in Dionis ac Bruti vita comparanda haec verbum exposuit : "Caesaris potentia dum constituebatur quidem non parvam adversariis infestationem exhibuit ; suscipientibus autem et superatis nomen dumtaxat apparuit et existimatio ; ab ea nullum crudelitatis opus exstitit nullumque tyrannicum"* » (Guarino Veronese, *De praestantia Scipionis et Caesaris*, éd. cit., p. 123).

33 « [...] ἡ δὲ Καίσαρος ἀρχὴ συνισταμένη μὲν οὐκ ὀλίγα τοῖς ἐναντιούμενοις πράγματα παρέσχε, δεξαμένοις δὲ καὶ κρατηθεῖσιν ὄνομα καὶ δόκησις ἐφάνη μόνον, ἔργον δ' ἀπ' αὐτῆς οὐδὲν ὡμὸν οὐδὲ τυραννικὸν ὑπῆρξεν, ἀλλὰ καὶ δεομένοις ἔδοξε τοῖς πράγμασι μοναρχίας ὡσπερ πρῶτατος ἰατροῦς ὑπ' αὐτοῦ τοῦ δαίμονος δεδῶσθαι » (Plutarque, *Vies*, t. XIV, *Comparaison de Dion et de Brutus*, 55 [2], éd. et trad. R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 153).

contraire, on pouvait entendre même les ennemis de Brutus dire que, de tous ceux qui s'étaient ligués contre César, il était le seul qui se fût proposé pour unique but, du commencement jusqu'à la fin, de rendre aux Romains leur constitution ancestrale³⁴ ». Guarino cite au contraire directement un extrait de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius, auteur romain d'expression grecque connu depuis peu des humanistes par le truchement de la tradition byzantine³⁵. Ce dernier délivre, à la différence de Plutarque, un récit très défavorable aux conspirateurs :

Écoute ce que le très consciencieux Dion, excellent auteur et écrivain des histoires romaines, pense de ce qu'a fait César pour l'Empire romain [...] : « Telles furent les mesures prises par César au moment de marcher contre les Parthes ; mais une fureur exécrable, née de l'envie pour sa supériorité et de la haine contre son élévation, s'étant tout à coup emparée de quelques hommes, sous le nom nouveau d'une gloire sacrilège, il fut assassiné au mépris des lois : ses décrets furent déchirés, des séditions et des guerres civiles furent, après la concorde, préparées de nouveau aux Romains. Ils se disaient meurtriers de César et libérateurs du peuple, mais, en réalité, ils ne furent que des conspirateurs impies et livrèrent aux factions la république qui commençait à jouir d'une administration régulière [...] »³⁶.

La distorsion herméneutique évoquée précédemment fonctionnait donc de la même manière dans le sens pro-césarien. Le Pogge, dans sa réponse à l'attaque de Guarino, se place sur le même terrain, puisqu'il choisit de défendre Brutus et Cassius de concert en décrédibilisant Dion Cassius. Il se dit « estomaqué » des délires écrits par cet historien qui n'est à ses yeux qu'un *Graeculum adulatorum*, un *adsentator imperatorum* en tout point inférieur à Cicéron qui au contraire,

34 « περι δὲ τοῦ Βρούτου <καὶ> τῶν ἐχθρῶν ἦν ἀκούειν, ὅτι μόνος τῶν ἐπὶ Καίσαρα συναραμένων ἕνα προὔθετο σκοπὸν ἀπ' ἀρχῆς ἄχρι τέλους, τὴν πατριὸν ἀποδοῦναι Ῥωμαίοις πολιτείαν » (*ibid.*, 56 [3], p. 155).

35 La première attestation remonte à la liste d'ouvrages ramenés par Giovanni Aurispa en 1423 lors de son retour de Constantinople. Des éléments précis sur ce point sont apportés par Remigio Sabbadini, « Dione Cassio nel secolo xv », *Studi italiani di filologia classica*, 6, 1898, p. 397-406.

36 « *Quid et de Caesaris facto ad Romanum imperium sentiat auctor excellens et rerum romanarum scriptor diligentissimus Dion accipe, quod quam minus inepte potero Latinis verbis conabor exponere. Is enim in initio libri XLVIII ita scriptum reliquit : "Cesar expeditionem in Parthos suscepturus hunc in modum agebat. Ceterum impius nonnullis incidens stimulus ex meritorum invidia nec non ipsius odio, quem sibi honoribus praelatum esse cernebat, et illum per iniquitatem interfecit, novum quoddam sceleratae gloriae nomen adsumens, et decreta populi suffragiis dissipavit rursusque ex conspiratione seditiones et intestina Romanis bella paravit. Nam Caesaris interfectores et populi Romani liberatores prae se ferebant, re autem vera impias illi struxerunt insidias et civitatem recte administrandam seditionibus involverunt"* » (Guarino Veronese, *De praestantia Scipioni et Caesaris*, éd. cit., p. 138). C'est en effet un passage de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (XLIV, 1-2).

dans un passage judicieusement choisi par l'humaniste, a défendu l'assassinat³⁷. Et le Pogge de conclure : « Laissons donc tomber le *Graeculum* et attachons-nous à louer Brutus et Cassius pour la mort de César, pas à les blâmer – comme l'écrit Guarino³⁸ ! ».

Cette lecture approfondie et revendiquée des sources, parfois polémique, qui visait à construire par l'érudition l'exemplarité idéale des grands personnages de l'Antiquité, fut très tôt utilisée par les humanistes dans le cadre d'un discours rhétorique dans sa forme et politique dans ses usages. L'un des éléments les plus efficaces était en effet la définition de héros incarnant à eux seuls une valeur morale et porteurs d'un imaginaire plus suggestif que tout argument. Pour comprendre ce phénomène, on peut penser à la manière dont Antonio Loschi, en 1409, utilise la figure d'Hercule dans une lettre adressée à Nicolas III d'Este³⁹. L'humaniste y fait l'éloge de ce dernier pour avoir fait assassiner le condottiere Ottobuono Terzi à l'occasion d'une rencontre diplomatique⁴⁰. Il affirme d'emblée le caractère admirable de cet acte en expliquant que :

Les grands hommes, auxquels l'Antiquité a consenti des honneurs divins, ont acquis cette réputation des gentils et la gloire surtout pour cette raison qu'ils avaient assassiné des scélérats assoiffés de sang et des ennemis de la piété, qu'ils avaient libéré la terre de ces monstres par leur valeur et leur vertu. C'est ainsi que fut Hercule, d'après ce que nous lisons, lui qui a sorti le pillard Cacus de sa caverne après l'avoir tué, lui qui a vaincu Gérion, lui qui a tué Busiris. Mais quel pillard, chez les Gentils, pourrait être comparé à cet Ottobuono ? [...]

37 « *Graeculum deinde adulatorem Dionem historicum producit, imperatorum adseclam, virum addictum regibus, natum in servitute. Stomachatus sum, cum legi verba illius historici in hac parte delirantis ! [...] Hic etiam adsentator imperatorum M. Brutum et Cassium damnat, quod Caesarem interfecerunt. At Cicero, verior, gravior, sanctorum testis, illud factum multis in locis pulcherrimum ducit, dignum laude et gloria immortalis. In fine autem Prima Philipicae [...]* » (Poggio Bracciolini, *Defensio de praestantia Caesaris et Scipionis*, éd. cit., p. 165).

38 « *Sed Graeculum dimittamus et laudandos Brutum et Cassium ob Caesaris mortem adseramus, non ut scribit Guarinus vituperandos !* » (*ibid.*, p. 165).

39 Antonio Loschi, *Epistola ad illustrem Nicolaum Estensem Ferrariae marchionem pro caede tyranni Ottonis Tertii*, éd. J. de Delayto, *Annales Estenses, Rer. Ital. Script.*, XVIII, 1731, coll. 1063-1070. Pour des éléments biographiques concernant Antonio Loschi, se reporter en premier lieu à un article récent : Paolo Viti, « Loschi, Antonio », *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, 2006, p. 154-160.

40 Le condottiere guelfe Ottobuono Terzi était devenu seigneur de Parme, Plaisance et Reggio Emilia à la suite de la disparition de Gian Galeazzo Visconti. Concernant sa mort et la lettre d'Antonio Loschi, voir Andrea Gamberini, « Un condottiero alla conquista dello stato. Ottobuono Terzi, conte di Reggio e signore di Parma e Piacenza », dans Gino Badini et Andrea Gamberini (dir.), *Medioevo reggiano. Studi in ricordo di Odoardo Rombaldi*, Milano, Franco Angeli, 2007, p. 282-305.

Quel tyran fut si cruel ? Quel bourreau fut si barbare, que celui-ci n'ait surpassé en tout genre de cruauté et d'injustice⁴¹ ?

Peu importe pour l'humaniste la généralisation à outrance et le caractère mythologique du personnage qui fondent une illusoire logique rationnelle allant d'Hercule tuant un monstre à l'exaltation de tout crime contre les « scélérats ». À partir d'une affirmation présentée comme une évidence, l'usage de l'exemple héroïque s'additionne aux effets de style que sont notamment la question oratoire et le parallélisme syntaxique, des éléments à eux seuls valables en rhétorique. Ces procédés concourent ainsi à construire un art de la persuasion qui peut apparaître, pour le dire avec quelque provocation, comme une forme de sophistique fondée sur le réemploi de l'histoire classique.

Pour revenir à Brutus, Pétrarque déjà dans son *Epistola hortatoria* de 1347 avait défendu et célébré la révolte menée par Cola di Rienzo en affirmant :

Chaque âge porte son Brutus. Trois Brutus déjà sont célébrés : dans l'ordre premier qui a chassé le roi Tarquin le Superbe, le second qui a tué Jules César, le troisième qui en notre temps oblige les tyrans et à l'exil et à la mort⁴².

Il ajoutait : « Jeune Brutus, aies toujours devant les yeux l'image de l'ancien : celui-là était consul, toi tu es tribun⁴³ ». Nous retrouvons dans ces extraits certains des mécanismes de réemploi rhétorique décrits précédemment. L'histoire classique sert de socle à une démonstration qui procède par l'articulation d'affirmations abruptes – « chaque âge porte son Brutus » –, d'exemples fondés sur la valeur intrinsèque des grands hommes et de figures de style (la juxtaposition syntaxique des trois Brutus). En outre, nous voyons déjà combien, chez Pétrarque, l'héroïsation de Marcus Brutus passe

41 « *Magni quidam viri, quibus honores divinos concessit antiquitas, ob hanc maxime causam opinionem illam gentium et gloriam consequuti sunt, quod sceleratos homines sitibundos sanguinis, et pietatis inimicos occiderunt, quod terras his monstris virtute et ingenio liberaverunt. Qualem fuisse Herculem legimus, qui Cacum praedonem ex spelunca vi mactatum ejecit, qui Gerionem vicit, qui Busiridem interfecit. Sed quis praedo fuit umquam ullis in gentibus cum hoc Ottone comparandus ? [...] Quis Tyrannus tam cruentus ? Qui carnifex tam immanis fuit, quem iste in omni crudelitatis atque nequitiae genere non superarit ?* » (Antonio Loschi, *Epistola ad illustrem Nicolaum Estensem Ferrariae marchionem pro caede tyranni Ottonis Tertii*, éd. cit., col. 1065.)

42 « *[...] suum Brutum utraque tulit etas. Tres iam hinc ex ordine celebrantur Bruti : primus qui Superbum regem expulit ; secundus qui Iulium Cesarem interfecit ; tertius qui nostri temporis tyrannos et exilio et morte persequitur [...]* » (Francesco Petrarca, *Variae*, 48, *Hortatoria*, éd. A. Panceri, dans *id.*, *Lettere disperse*, 8, p. 48-49). Sur les rapports entre Pétrarque et Cola di Rienzo, voir Innocente Toppani, « Petrarca, Cola di Rienzo e il mito di Roma », *Istituto veneto di scienze, lettere ed arti. Atti. Classe di scienze morali, lettere ed arti*, 135, 1977, p. 155-172.

43 « *Iunior Brute, senioris imaginem ante oculos semper habe : ille consul erat, tu Tribunus* » (Francesco Petrarca, *Variae*, 48, *Hortatoria*, éd. cit., p. 58-59).

par l'exclusion de Cassius et le silence sur le parricide, à la différence de la représentation que l'on trouve encore chez Coluccio Salutati. Surtout, comme c'était le cas pour l'emploi de la figure d'Hercule par Antonio Loschi, la référence à un personnage antique est ici entièrement inscrite dans une lecture de l'histoire présente, en vue d'un usage politique. Le héros sert d'instrument de légitimation, comme figure tutélaire. L'historien américain James Hankins a souligné avec pertinence tout l'intérêt d'un tel procédé en indiquant que « le discours de l'humanisme toutefois n'était associé à aucune des formes traditionnelles de la légitimité. En étant consciemment historique, il était consciemment artificiel et par conséquent, d'une manière paradoxale, libre du fardeau de l'histoire contemporaine et des traditions⁴⁴ ». Les humanistes pouvaient de cette manière proposer aux élites politiques un arsenal d'autocélébration renouvelé, d'autant plus efficace à partir de la première moitié du xv^e siècle qu'il s'est nourri, nous l'avons vu, d'un accès accru et revendiqué aux sources. La controverse entre le Pogge et Guarino Veronese s'adressait à un destinataire implicite : le futur marquis de Ferrare et de Modène Leonello d'Este, acquis aux idées de l'humanisme, qui recevait les leçons de Guarino Veronese depuis 1429 et qui, au cours de son voyage auprès de la curie d'Eugène IV à Florence en avril 1435, avait eu l'occasion de nouer des liens de sympathie mutuelle avec le Pogge⁴⁵. L'invective de Guarino contre le traité *De prestantia Cesaris et Scipionis* du Florentin et la réponse tout aussi polémique de ce dernier ne peuvent ainsi être comprises en dehors d'un contexte de rivalité intellectuelle, pour conserver ou obtenir la préférence d'un puissant patron. Leur opposition concernant l'interprétation historique de la figure de César renvoie, dans cette perspective, à la conscience chez chacun d'eux des possibilités en termes de clientélisme politique offertes par la reconnaissance de leur maîtrise supérieure des principes humanistes de lecture de l'histoire.

Le déploiement méthodologique et rhétorique de l'usage de la figure du héros antique a trouvé des échos féconds, qui plus est, au sein d'un autre type de propagande politique dont la pratique apparaît précisément en Italie entre la fin du xiv^e et le début du xv^e siècle : la commande de cycles peints

44 « *The discourse of humanism, however, was not associated with any among the traditional forms of legitimacy. Being consciously historical, it was consciously artificial, and therefore, paradoxically, free from the burden of contemporary history and traditions* » (James Hankins, « Cosimo' de Medici... », art. cit., p. 447).

45 Leonello eut alors très probablement la possibilité de lire un court traité que le Pogge avait à peine achevé de composer, le *De prestantia Scipionis et Cesaris*, adressé au Ferrarais Scipione Mainenti. Guarino répondit à ce traité sur un ton polémique, en demandant à Leonello d'être le juge de la controverse. Le Pogge répliqua sur le même registre au mois de novembre suivant.

d'hommes illustres⁴⁶. Plusieurs travaux récents, ceux de Roberto Guerrini en tête, ont montré combien le progressif développement de ce motif iconographique avait alors constitué l'un des points de contact les plus fructueux entre le programme humaniste et la pratique picturale, et notamment combien les cycles de la première moitié du Quattrocento avaient bénéficié de l'apport des traductions latines des *Vies* de Plutarque⁴⁷. La présence de *tituli* poétiques sur les fresques contribue encore mieux, le cas échéant, à éclairer les liens entre littérature et image au service d'une cause politique commune⁴⁸. La spécificité du cas de Brutus est dans ce cadre tout à fait évidente : c'est un personnage rare qui apparaît comme un marqueur significatif de l'influence de l'humanisme civique florentin sur le cycle peint. Il faut évoquer en particulier les fresques du palais public de Sienne réalisées par Taddeo di Bartolo vers 1413-1414 dans l'antichambre de la chapelle du premier étage, à la suite d'une commande des autorités communales⁴⁹. Elles représentent une série d'hommes illustres de l'Antiquité, vingt-deux au total, dont Marcus Brutus, articulés autour des quatre vertus que sont la Justice, la Magnanimité, le Courage et la Prudence⁵⁰. Le choix des personnages et les *tituli* reflètent, Nicolai Rubinstein l'a souligné, l'influence de l'humanisme florentin contemporain sur la composition⁵¹.

Dans cette perspective, il est surtout intéressant pour nous de constater l'ambiguïté étonnante du traitement accordé à Brutus au sein du panthéon

46 Un article fondateur : Maria Monica Donato, « Gli eroi romani tra storia ed "exemplum". I primi cicli umanistici di Uomini Famosi », dans Salvatore Settis (dir.), *Memoria dell'antico nell'arte italiana*, Torino, Einaudi, 1985, p. 95-152.

47 Voir en particulier un ensemble d'articles parus dans la revue *Fontes* : « Traduzioni latine di Plutarco e iconografia degli Eroi nell'arte del Rinascimento », *Fontes*, I/1-2, 1998, p. 81-205.

48 Nous pensons ici au cas du cycle de la salle des Empereurs (ou des Géants) de Foligno : Jean-Baptiste Delzant et Clémence Revest, « L'artiste, le savant et le politique. Gentile da Fabriano et Francesco da Fiano au service d'Ugolino Trinci, seigneur de Foligno (début du x^e siècle) », *Les Hommes illustres, Bulletin de Questes*, 17, octobre 2009, p. 24-51 (disponible en ligne : <http://questes.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=6&id=72&Itemid=43>).

49 Nicolai Rubinstein, « Political Ideas in Sieneese Art: The Frescoes of Ambrogio Lorenzetti and Taddeo di Bartolo in the Palazzo Pubblico », dans *id.*, *Studies in Italian History in the Middle Ages and the Renaissance*, vol. 1, *Political Thought and the Language of Politics. Art and Politics*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 2003, p. 61-98 ; Roberto Guerrini, « "Dulci pro libertate". Taddeo di Bartolo : il ciclo di eroi antichi nel palazzo pubblico di Siena (1413-1414). Tradizione classica ed iconografia politica », *Rivista storica italiana*, CXII, 2000, p. 510-568.

50 Pour des reproductions ainsi qu'une description des décorations de la salle, voir Gabriel Borghini, « La decorazione », dans Cesare Brandi (dir.), *Palazzo Pubblico di Siena. Vicende costruttive e decorazione*, Milano, Silvana Editoriale, 1983, p. 232-256. Le texte complet des inscriptions est présenté et analysé dans Rodolfo Funari (dir.), *Un ciclo di tradizione repubblicana nel Palazzo pubblico di Siena. Le iscrizioni degli affreschi di Taddeo di Bartolo (1413-1414)*, Siena, Accademia senese degli intronati, 2002.

51 L'historien a émis l'hypothèse selon laquelle les ambassadeurs siennois qui se rendirent en 1413 auprès de la curie, alors aux portes de Florence, reçurent l'aide des humanistes pour la définition du programme des fresques, notamment de Leonardo Bruni (Nicolai Rubinstein, « Political Ideas in Sieneese Art... », art. cit., p. 93-94).

politique ainsi dressé. D'abord, il faut rappeler que César y est aussi dépeint (aux côtés de Pompée), ce qui peut sembler contradictoire. Cette ambivalence est renforcée par la disposition et la présentation des deux personnages. En effet, César fait partie des héros peints en pied sur la partie basse des parois et bénéficiant d'un épigramme poétique, mais il est écarté du reste du groupe, loin des vertus, sur l'arche face à Aristote. En outre, le *titulus* qui le présente avec Pompée explique qu'ils furent de grands généraux mais que leur ambition aveugle causa la mort de la liberté romaine⁵². Quant à Brutus, il est représenté au-dessus de la vertu *Fortitudo*, tenant un stylet à la main (une indication peut-être empruntée à Plutarque)⁵³. Cependant il ne s'agit que d'un portrait sans *titulus*, en hauteur et en buste, sur l'un des écoinçons de la voûte. Sa présence est discrète et peu explicitée, contrairement à celle de César, pourtant marginalisé et dénoncé. Il faut croire que le meurtrier demeurait quelque peu sulfureux et que sa victime conservait toujours, malgré tout, des attraits glorieux.

128

Plus précisément, l'exaltation de l'auteur d'un assassinat politique au sein d'un espace d'exercice du pouvoir pouvait apparaître, on le comprend aisément, comme une forme dangereuse d'incitation à la violence et à l'insubordination. Nous touchons ici à un problème central de l'usage politique des figures antiques : celui de leur rôle réel en tant que modèles à suivre. En effet, l'efficacité rhétorique des outils historiques développés par les humanistes, et les possibilités de promotion au sein de l'appareil politique qu'ils pouvaient espérer en tirer, influuaient-elles pour autant directement sur les comportements politiques ? Est-ce à dire que la réhabilitation de Brutus valait pour un encouragement au meurtre du tyran ? Un cas fournit des éléments de réflexion sur cette question, qui touche au lien existant entre redécouverte et imitation de l'Antiquité. Il s'agit de la conspiration manquée de Stefano Porcari contre le pape Nicolas V en 1453⁵⁴. Le Romain avait été capitaine du peuple à Florence

52 « *Hoc spectate viros animisque infigite, cives, / publica concordi nam dum bona mente secuti / maeistas Romana duces tremefecit et orbem, / ambitio sed caeca duos ubi traxit ad arma, / libertas Romana perit scissoque senatu / heu licet et puero caput alte ascindere Rome* » (cité par Roberto Guerrini, « "Dulci pro libertate"... », art. cit., p. 543). Voir également R. Funari (dir.), *Un ciclo di tradizione repubblicana...*, op. cit., p. 15.

53 Roberto Guerrini, « "Dulci pro libertate"... », art. cit., p. 557-558.

54 Sur Stefano Porcari et la conspiration de 1453, voir : Roberto Cessi, « La congiura di Stefano Porcari », dans *id.*, *Saggi romani*, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1956, p. 65-112 ; Massimo Miglio, « "Viva la libertà et populo de Roma". Oratoria e politica: Stefano Porcari », *Archivio della società romana di storia patria*, 97, XXVIII, 1974, p. 5-37 ; Anna Modigliani, *I Porcari: storie di una famiglia romana tra Medioevo e Rinascimento*, Roma, Roma nel Rinascimento, 1994, p. 477-498 ; Arjo Vanderjagt, « Civic Humanism in Practice: The Case of Stefano Porcari and the Christian Tradition », dans Zweder Von Martels et Victor Schmidt (dir.), *Antiquity Renewed: Late Classical and Early Modern Themes*, Leuven, Peeters, 2003, p. 63-78 ; Anthony F. D'Elia, « Stefano Porcari's Conspiracy against Pope Nicholas V in 1453 and Republican Culture in Papal Rome », *Journal of the History of Ideas*, 68/2, avril 2007, p. 207-231.

durant deux années, en 1427-1428, au cours desquelles il avait fréquenté les cercles humanistes – notamment celui de Leonardo Bruni – et partagé leurs idées. Les discours qu'il prononça devant les membres de la seigneurie, écrits peut-être en partie par Buonaccorso da Montemagno, témoignent de son adhésion aux thèmes de l'humanisme civique florentin⁵⁵. Dans l'un deux, il se livra à un vibrant éloge de la république romaine et, passant en revue tous les hommes qui s'étaient illustrés à son service, il s'était exclamé : « Pardonne-nous Brutus, sévère vengeur de la liberté romaine⁵⁶ ». La suite est connue : Stefano Porcari imagine en janvier 1453 rétablir l'antique liberté dont il s'était fait le chantre, fomentant un complot contre le pape qui échoua et conduisit à son exécution.

Le thème du « nouveau Brutus » développé par Pétrarque à propos de Cola di Rienzo fut repris par certains commentateurs de l'événement. C'est le cas, par exemple, d'Orazio Romano, l'un des détracteurs de Stefano Porcari, dans son poème épique intitulé *Porcaria*⁵⁷. Le premier livre suit la descente aux Enfers du conspirateur, sur le modèle de Dante, jusqu'à son châtement éternel, et se termine par la description du corps du supplicié exposé devant les remparts du château Saint-Ange, ce qui avait été le point de départ du récit. L'un des spectateurs de la scène s'exclame « Et voici que Brutus est là, le défenseur de la patrie, revenu en notre temps⁵⁸ ! », incarnant ainsi la position favorable à Porcari. Il est intéressant de remarquer qu'Orazio Romano ne contredit pas l'argument en dévalorisant Brutus, mais en déniaut au conspirateur cette illustre ascendance : le poète fait en effet l'éloge des grands hommes de la république romaine, notamment des deux Brutus, et il compare au contraire Stefano Porcari à Catilina et à César. L'ombre de Catilina vient ainsi contempler le corps et déclarer que le conspirateur a surpassé son œuvre de destruction de la liberté, comme César⁵⁹. Puis, au cours du livre II, Scipion l'Africain est invoqué pour défendre l'antique Rome républicaine et faire

55 Sur ce point, voir en particulier Arjo Vanderjagt, « Civic Humanism in Practice: The Case of Stefano Porcari and the Christian Tradition », art. cit., p. 69 sq.

56 « *Perdonici Bruto, severo vindicatore della Romana libertà*, Buonaccorso da Montemagno, *Prose del Giovane Buonaccorso da Montemagno* » (éd. Giovanni Battista Carlo Giuliani, Bologna, G. Romagnoli, 1874, p. 165-166).

57 Orazio Romano, *Porcaria seu de coniuratione Stephani Porcari carmen*, éd. M. Lehnerdt, Leipzig, Teubner, 1907. Sur ce poème, voir Anthony F. D'elia, « Stefano Porcari's Conspiracy against Pope Nicholas V in 1453 and Republican Culture in Papal Rome », art. cit., p. 213-224.

58 « *En patriae vindex, nostroque tempore rursus / Brutus adest* » (Orazio Romano, *Porcaria*, éd. cit., I, v. 387-388).

59 « *Occupat hunc etiam velox Catilina loquentem, / qui procul astabat mediis annixus in hasta / Coetibus ; hunc laetus sese superare fatetur / Cominus ora ferens equitique illudere gaudet : / Qua dignum te laude feram ? Da tangere dextram / Qui patriam et sanctos ausus violare penates. / Tu quoque fortis adhuc sero licet ordine famam / Illustrem meruisse potes : mihi denique quondam / effulsit dubio similis fortuna sub ictu. / At Caesar totis fortuna est viribus usus / successuque meos ausus meliore sequutus* » (*ibid.*, v. 320-330).

l'éloge de Nicolas V. La lecture anti-impériale de l'histoire romaine, développée par les humanistes florentins, est ici clairement utilisée dans une perspective de défense du pouvoir pontifical⁶⁰. Notons enfin qu'une vingtaine d'années plus tard, Agapito Porcari loue quant à lui les origines et les hauts faits de sa famille en rappelant, à mots couverts, qu'elle avait vu naître « ceux qui, ayant imité Marcus Brutus, rendirent à la patrie sa liberté⁶¹ ».

Ainsi, si la tentative de Stefano Porcari était blâmée ou au mieux discrètement honorée, la réhabilitation de la figure de Brutus en revanche avait fait son chemin. Plus généralement, le recours à la figure du héros antique semble s'être banalisé selon les mécanismes décrits plus haut : une figure tutélaire, invoquée comme argument rhétorique à part entière et devenu un élément central du discours de légitimation politique. Mais en ce qui concerne le passage à l'acte, la conjuration de Porcari paraît constituer le contre-exemple d'un art oratoire pris au pied de la lettre et par conséquent compris à l'envers. Stefano Caccia expliquait ainsi, dans une lettre à Enea Silvio Piccolomini, qu'à ses yeux le conspirateur avait tiré de mauvaises leçons de l'histoire et perverti l'usage de la force rhétorique au profit d'une conception erronée et immorale des fins de l'action politique :

Alors qu'en lisant les histoires des Romains, Stefano Porcari, chevalier romain, aurait trouvé que ceux qui s'efforçaient de conserver et de développer la *respublica* étaient des hommes d'un génie incomparable, c'est pourtant ceux qui se destinaient à la renverser, à spolier les hommes de bien et s'emparer du pouvoir sur la ville qu'il s'appliqua à imiter, ceux qui se sont montrés ambitieux et cupides, et, estimant qu'il atteindrait facilement ce qu'il avait prémédité s'il pouvait rassembler auprès de lui une multitude importante, il fit en sorte de devenir éloquent, n'étant pas ignorant de la grande force de l'éloquence, et comme il s'épanouissait grandement dans celle-ci, son plus grand soin fut toujours de tenir auprès de lui par l'amitié et la familiarité plusieurs hommes perdus, lascifs, abjects, pauvres, cupides des nouveautés et proscrits, et il y parvint si bien qu'il eut pour fidèles plusieurs hommes de ce genre⁶².

60 C'est l'un des points soulignés par Anthony d'Elia, « Stefano Porcari's Conspiracy... », art. cit., p. 218-225.

61 « [...] *ex nobili et antiquissima Veneranereorum prosapia, ex quibus aliquando nati sunt qui, M. Brutum imitati, patriam in libertatem reposuerunt* » (Agapito Porcari, *Epistolae*, [Roma, T. Schenbeckbecher], 1474, f. 3r). Le passage est cité et analysé dans Anna Modigliani, *I Porcari...*, op. cit., p. 499-500. Cette allusion fait d'abord référence à Poncello Veneraneri qui s'était opposé à Eugène IV et avait fait partie des « sept de la liberté » en 1434. Mais A. Modigliani estime que dans l'esprit de tout lecteur romain du temps ces événements étaient liés à la conjuration de Stefano Porcari.

62 « *Stephanus Porcarius, eques Romanus, cum inter legendum Romanorum historias hos reperisset fuisse excellenti ingenio viros, qui ad rempublicam eorum augendam et conservandam, quosdam vero, qui ad eam evertendam et bonos quosque rebus spoliandos*

Le tribun s'est comme trompé dans l'usage du héros en ne respectant pas l'équilibre des rapports admis entre idéal historique et réemploi politique, vidant de son sens la puissance de l'outil rhétorique. Car il s'agit bien ici d'un équilibre, qui fait que l'orateur, armé de l'image héroïque, n'est pensé ni comme un pur sophiste démagogue ni comme un grand naïf nostalgique. La tentation serait grande et trompeuse, en effet, de faire des humanistes des mystificateurs portés à la manipulation des faits. Cela reviendrait à méconnaître la force de leur propre adhésion aux modèles idéologiques dont ils se faisaient les chantres et à imposer une grille de jugement à leurs travaux qui fût totalement dépendante, cette fois-ci, de nos propres principes savants. Ce serait surtout oublier que l'art oratoire, qui est une technique, comporte nécessairement une part d'artifice, sans que cela compromette *ipso facto* la sincérité du but recherché. Chez Cicéron, l'orateur complet est cet *actor veritatis* qui se fait comédien des passions pour conduire les âmes à la sagesse⁶³. À l'inverse, c'est bien le présent de l'orateur qui doit guider le dialogue avec le passé et imposer la mesure de la réalité, et non le contraire. On peut penser dans cette perspective à la manière dont le Pogge se moque de Cyriaque d'Ancône dans ses *Facéties* pour avoir déploré, en paraissant très affecté, la chute de l'Empire romain :

Antonio Loschi, personnage très savant qui était de la réunion, intervint pour se moquer de cette stupide préoccupation : « Cyriaque, dit-il, ressemble fort au Milanais qui, entendant un jour de fête un jongleur [...] réciter la mort de Roland, tombé au combat il y a quelque sept cent ans, se mit à pleurer intensément [...] »⁶⁴.

*ac urbis dominium ambiendum sese accomodassent, tandem ad illorum imitationem, qui ambitiosi et cupidi habiti sunt, animum applicavit et existimans facile, quod premeditatus fuerat, assequi, si copiosam sibi multitudinem adiungere posset, operam dedit ut dicendi peritus fieret, non ignarus magnam esse vim eloquentie, et cum in illa plurimum floreret, semper sibi maxime cure fuit, ut quosque perditos, lascivos, abiectos, pauperes, novarum rerum cupidos ac proscriptos sibi amicitia et familiaritate coniunctos haberet, tantumque effecit, quod multos huiusce generis viros sequaces habuit » (Stefano Caccia, *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, éd. R. Wolkon, Wien, A. Hölder, 1918, III, 59, p. 118).*

63 Sur ce point, voir Alain Michel, *Les Rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Louvain/ Sterling, Peeters, 2003, p. 245-270. L'auteur souligne notamment : « Certes, l'orateur est semblable à un acteur qui mime la passion pour l'exciter dans les âmes ; mais ce faisant, il ne cherche pas à les tromper, il cherche à les instruire. Acteur, oui – mais non d'une fiction » (p. 148).

64 « *Tum Antonius Luschi, vir doctissimus, qui in coetu aderat, ridens hominis stultam curam : "Hic persimilis est", inquit, "viro Mediolanensi qui, die festo, cum audisset unum ex grege cantorum [...] recitantem mortem Rolandi, qui septingentis iam ferme annis in proelio occubuit, coepit acriter flere [...]" » (Poggio Bracciolini, *Facéties*, éd. S. Pittaluga, trad. É. Wolff, Paris, Les Belles Lettres, 2005, 82, p. 48-49).*

Cyriaque avait en quelque sorte perdu la distance nécessaire au réemploi de l'histoire pour tomber dans le travers du fétichisme. La subordination du passé aux enjeux contemporains s'avère ainsi être également une dimension essentielle du processus d'imitation de l'antiquité mis en place par l'humanisme. C'est une représentation, une *mimésis*, qui fonctionne avant toute chose comme une réinvention de soi, et non comme une reconstitution idolâtre.

Il s'agit là d'un travail herméneutique de forte portée symbolique, qui tente de conjuguer plusieurs définitions de l'histoire – comme science, comme mythe des origines et comme arme de combat idéologique. Ainsi le héros, tel Brutus, est-il un élément de relais nécessaire entre les recherches érudites de ces lettrés et leur emprise sur le monde : il constitue un point d'appui solide pour la mise en œuvre de leurs projections intellectuelles, notamment de leurs aspirations à faire de la *latinitas* une clé de civilisation. En établissant un compromis entre la démonstration de leur compétence et de leur savoir-faire et l'affirmation de la portée politique signifiante et efficace de leur activité, la production humaniste sur l'histoire et ses grands hommes leur donnait pleine légitimité à exercer le métier d'intellectuel.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	
Élisabeth Crouzet-Pavan.....	9

PREMIÈRE PARTIE SE SOUVENIR DE ROME

Una politica della memoria: Milano fra Roma antica, pavia e Federico Barbarossa Paolo Grillo.....	19
Quelques aspects du réemploi dans la Rome communale (xii ^e -xiv ^e siècle) Jean-Claude Maire Vigueur.....	35
La città intoccabile. Sovrani pontefici, <i>renovationes Urbis</i> e resistenze nel xv secolo Amedeo De Vincentiis.....	51
Pouvoir pontifical et <i>imperium</i> au xvi ^e siècle Benoît Schmitz.....	79

DEUXIÈME PARTIE *LIBERTAS* : EMPLOIS ET RÉEMPLOIS

Autour de la <i>libertas</i> . Usage du passé et langage du pouvoir à Florence à l'époque de Coluccio Salutati Lorenzo Tanzini.....	97
Brutus, de l'enfer au paradis. La fabrique du héros dans l'humanisme italien de la première moitié du xv ^e siècle Clémence Revest.....	113
Le réemploi en politique : usages de l'histoire et écritures de la liberté à Lucques à la fin du xiv ^e siècle Diane Chamboduc de Saint Pulgent.....	133
Unione, libertà, «azienda» : Note sul linguaggio della politica genovese nel Cinque-Seicento Carlo Bitossi.....	157
Il mito di Bruto a Firenze nel Cinquecento tra storia e letteratura Salvatore Lore.....	171

TROISIÈME PARTIE
DIEUX, HÉROS ET SAINTS

Memoria sacra e storia cittadina: il caso fiorentino Anna Benvenuti	191
La compagnie des hommes illustres : mobilisation et usage d'un thème (Italie, XIV ^e -XV ^e siècle) Jean-Baptiste Delzant	211
Mythes et dévotions dynastiques en Savoie-Piémont aux XVI ^e et XVII ^e siècles Paolo Cozzo	259
Histoire et autorité épiscopale selon Frédéric Borromée, archevêque de Milan Marie Lezowski	269

QUATRIÈME PARTIE
PESANTEUR DES MOTS,
DYNAMISME DES STRUCTURES

360

Cultura della vendetta e pratiche di resistenza nello stato territoriale: osservazioni sull'aristocrazia signorile lombarda (XV secolo) Marco Gentile	287
La Patria del Friuli e della Repubblica di Venezia Edward Muir (traduzione Cristina Varisco)	299
Technologies du réemploi : mise en ordre / mise en œuvre des archives à Venise (XV ^e -XVII ^e siècle) Filippo de Vivo	307
L'uso della libertà – le prove della storia. Comunicazione tra sudditi bolognesi e sovrani pontefici (XVI-XVII secolo) Angela De Benedictis	327
La storia nell'educazione del principe capitano Angelantonio Spagnoletti	341

